

PQ
2603
.06
Z54
1906



0 197

CAR

F B
B64b

30476

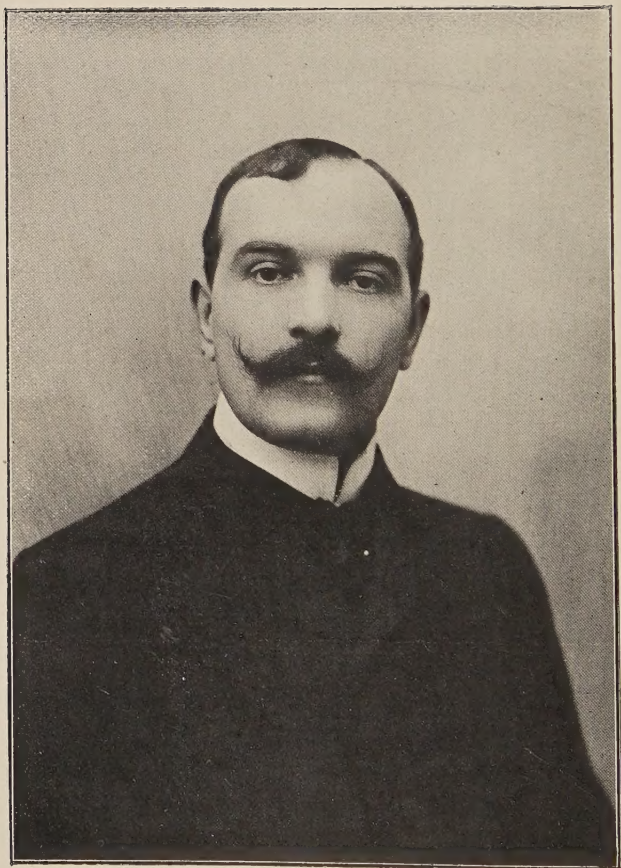
The
M

WITHDRAWN
L. R. COLLINS LIBRARY

WILLIAM
J. A. GORDON
1880



We have used a plain
cover because the or-
iginal cover was too
mutilated to be used.



HENRY BORDEAUX

LES CÉLÉBRITÉS D'AUJOURD'HUI

Henry Bordeaux

PAR

AMÉDÉE BRITSCH

BIOGRAPHIE CRITIQUE

ILLUSTRÉE D'UN PORTRAIT-FRONTISPICE

ET D'UN AUTOGRAPHE

SUIVIE D'OPINIONS ET D'UNE BIBLIOGRAPHIE



Carl A. Rudisill Library

LENOIR RHYNE COLLEGE

PARIS

LIBRAIRIE *E. SANSOT & C^{ie}* ÉDITEURS

53, RUE SAINT-ANDRÉ-DES-ARTS, 53

MCMVI

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE :

*Six exemplaires sur Japon impérial, numérotés de 1 à 6
et dix exemplaires sur Hollande, numérotés de 7 à 16.*

N^o 

Droits de traduction et de reproduction réservés pour tous pays,
y compris les pays scandinaves.



HENRY BORDEAUX

A M. Francisque Vial.



RAND, de tournure militaire, le visage à la fois songeur et résolu, voici M. Henry Bordeaux. Correct dans sa mise, il s'annonce d'une voix délicate et discrète. Il peut avouer son âge avec coquetterie : tout jeune encore, il jouit d'une notoriété déjà vieille. A vingt-quatre ans, il publiait son premier livre *Ames modernes* que les lettrés remarquèrent ; à trente-six ans, il semble compter déjà parmi les maîtres romanciers dont la *Revue des Deux-Mondes* accueille chaque année l'œuvre nouvelle.

FB
B646 — 6 —
36476
Mar. '52 I

Petit-fils de magistrats savoisiens il est né le 29 janvier 1870, non point dans un lieu de hasard mais au pays même des siens, à Thonon-les-Bains. Son père, homme de foi et de discipline à la manière de Joseph de Maistre, exerçait la profession d'avocat avec une dignité qui honorait le nom familial. De quelques phrases de sa correspondance, discrètement citées par son fils (1) se dégagent les principes qu'il insufflait à ses enfants.

« Autour de moi, écrivait-il durant la guerre de 1870 où il servit volontairement, je ne vois que des gens qui ne croient à rien, qui n'appuient à rien leurs pensées, ni leur durée éphémère. Si nous avons tant de gens qui cherchent les bouleversements, c'est parce que nul ne sait ce qu'il veut ; les révolutionnaires s'agitent pour s'agiter ; s'ils avaient des principes, ils se fixeraient eux-mêmes ». — « Notre République, l'avons-nous entendue jeter un seul cri vers Dieu au milieu de nos désastres ? » — Et encore, « c'est la discipline allemande qui a vaincu nos armées. » — La paix signée, il exprimait ce vœu : « Puissions-nous maintenant nous discipliner et nous rattacher à de fortes croyances collectives ! Les grands malheurs n'ont qu'un temps et purifient : le provisoire, l'incertain, le changement tuent et démoralisent bien davantage. »

Le goût de la croyance, l'amour de l'ordre, le respect du droit et de l'autorité, toutes vertus

(1) Cf. *Les Ecrivains et les Mœurs. 1900-1902*, p. 127-128.

qu'enseignent de vieille date les paysages et l'histoire de Savoie, présidèrent donc à l'éducation du littérateur. Savoisien de Savoie, il recevait dès le berceau pour toute sa vie durant, une direction morale, une patrie où appuyer son âme. Il respira, il vécut cet enseignement de la terre et du foyer, pendant l'enfance et l'adolescence qui s'écoulèrent pour lui entre les mêmes montagnes, loin des grandes villes où les mauvais désirs et le doute précoce assaillent si tôt les jeunes gens. Il poursuivit ses études sans subir l'internat parisien, dans le voisinage des bois et des eaux et son œuvre en garde un air de santé provinciale. Aux vacances, il séjournait dans une maison rustique où battait le cœur de la famille, fréquentait les paysans, s'amusait aux travaux des champs. Toutes les choses de la campagne, inconnues aux pauvres citadins, prenaient un sens à ses yeux et la nature, où il s'était roulé tout enfant, devenait sa confidente et son amie familière.

« Les lieux, a dit Lamartine, nous entrent dans
« l'âme par les yeux et s'incorporent à nos sensa-
« tions, et ces sensations deviennent des carac-
« tères (1). » M. Bordeaux lui-même a dit la
force vivace des impressions d'enfance et « l'ap-
titude des lieux à former des âmes (2) ». Dans
ce commerce de la nature il prit le besoin de la

(1) Lamartine, *Souvenirs et Portraits*.

(2) Cf. *Le Pays natal*, p. 8.

solitude et du recueillement ; les horizons perdus l'invitaient aux larges pensées et aux vastes désirs. Devant les images changeantes des lacs et des montagnes, aux rumeurs et aux silences infinis de la terre, sa sensibilité s'éveilla à la couleur comme à la musique. Très tôt il médita des vers. Sans doute eut-il pu se perdre en molles rêveries si la discipline paternelle n'eût donné à cette humeur contemplative une direction, une volonté.

II

A dix-sept ans, il venait à Paris, armé de sa solide et saine éducation, pour apprendre le droit. A l'âge où les jeunes Parisiens croient n'avoir plus rien à connaître, il faisait, d'une âme fraîche, la découverte de la grande ville. Après avoir goûté la beauté de la nature, il contemplait la beauté de l'industrie humaine. Paris offrait à son âme méditative la fièvre de ses idées et stimulait son vague désir de gloire. De la terrasse des Tuileries où il s'attardait, le soir, les couchants somptueux qui dorent les Champs-Élysées et l'Arc de Triomphe lui figuraient l'apothéose réservée aux grands hommes. Le cœur battant, il rendait visite à Alphonse Daudet qui l'accueillit d'un bon sourire (1). Cependant il grossissait le carnet de vers apporté de Savoie ; surtout il lisait sans souci de la mode,

(1) Cf. *Les Écrivains et les Mœurs*, 1897-1900, p. 68, sq.

et avec réflexion, selon l'habitude prise à la campagne, sous les arbres qui protègent le recueillement. Affranchi par bonheur de la contrainte des programmes et des concours, il dévorait au hasard classiques et modernes, philosophes et romanciers, en proie à la fièvre intellectuelle. Sur sa table et dans ses notes voisinaient Platon et P. Bourget, A. France et Spinoza, J. Lemaître et Kant. Entre tous Balzac et Shakespeare le retenaient parmi leurs évocations puissantes et la pitié de Tolstoï trouvait dans son cœur un écho sonore. Ainsi il acquérait une large culture, à la manière d'autrefois, comme l'Université n'en saurait plus pourvoir ses adeptes. Au libre développement dans la nature s'ajoutait donc pour lui la libre culture intellectuelle dans le décor à souhait de la grande Ville : désormais il joignit au goût de la campagne l'amour des idées et de la spéculation.

En 1889 il se trouvait, sans trop y songer, licencié en droit.

Préoccupé surtout de littérature, il entra à la *Petit Journal* pour y rédiger la Chronique de l'Exposition Universelle. Il éprouva la joie, immense pour ses vingt ans, de décrire chaque jour par le menu, spectacle à spectacle, dans la gazette la plus populaire, la grande foire où accourait le monde. Il fut grisé : le démon littéraire était éveillé dans sa vie et le suivit en Savoie quand advint l'heure du retour (1890).

III

Selon la tradition familiale, il se fit inscrire au barreau en qualité d'avocat stagiaire, poursuivit les procès « comme de jolies femmes (1) », s'acquitta sans répugnance du service militaire et retourna au barreau. Mais son ambition ne s'y confinait point : il continuait de lire et d'écrire. Il avait délaissé la poésie qui gênait par la métrique la libre allure de sa pensée. Sans rien retenir de ses cahiers dont quelques pièces, tendres et délicates à la façon de Sully-Prudhomme, annoncent déjà l'*Amour en fuite*, il s'en tint à la prose, plus souple au jeu des idées.

Ayant débuté par des vers, il comprit bientôt, a-t-il écrit dans son étude sur Villiers de l'Isle-Adam, que la prose pouvait suppléer par son rythme onduleux à la poésie régulière et qu'elle contenait en germe une plus grande puissance d'harmonie (2).

Il collaborait de loin à diverses revues de France et de Belgique ; ainsi parurent dans le *Magasin littéraire de Gand* son *Villiers de l'Isle-Adam* qu'il publia en brochure (1891) et une à une les études sur E. Rod, José-Maria de Hérédia, Henrik Ibsen, Jules Lemaître, Pierre Loti qu'il réunit en volume sous le titre : *Ames modernes* (1894).

(1) Cf. *Le Lac Noir*, p. 1.

(2) *Ames modernes*, p. 321.

Ce livre présentait au public non point les comptes-rendus obligatoires et ennuyés d'un critique de métier mais les réflexions d'un jeune homme sur ses auteurs favoris entre les modernes. Un charme de jeunesse et de sincérité le désignait aux lettrés : chaque page s'éclairait de la joie des premières lectures.

Les premières sensations que nous versent la nature et l'amour, écrivait-il naguère, ne sont pas plus véhémentes que celles venues de nos premières lectures... En ce sens M. Paul Bourget a eu raison de dire dans une page célèbre que ce jeune homme accoudé sur un livre et qui paraît oublier la vie, vit à cette minute même « *et d'une vie plus intense que s'il cueillait les fleurs parfumées, que s'il regardait la mélancolique Occident, que s'il serrait les fragiles doigts d'une jeune fille.* » Ce jeune homme, c'est lui même et tous ceux qui ont livré leur âme à la méditation de ces grands morts qui ressuscitent dans nos pensées ou de ces glorieux vivants dont la voix toute proche et mieux comprise nous excite et nous enfièvre. Il peut répéter la sensuelle parole de lord Byron : *Je suce les livres comme des fleurs* (1). »

Comme M. Paul Bourget, M. Henry Bordeaux a connu cette ivresse. Aussi bien ses *Ames modernes* procèdent-elles des *Essais de psychologie contemporaine*. Il n'y entreprend pas de rendre des jugements selon les règles classiques de l'art, de discerner beautés et défauts, ou de dénigrer, à la façon des jeunes, les chefs-d'œuvre admis. Ainsi que le titre l'indique, il considère l'œuvre littéraire

(1) *Les Ecrivains et les Mœurs*, 1897-1906, p. 167-18.

comme le signe d'une âme, ou plutôt comme une âme vivante et il y pénètre avec admiration. « L'admiration est la base de la critique, déclarait-il dans la préface. L'auteur de ce livre n'a que la prétention de l'enthousiasme... » Il veut expliquer, comprendre et revivre mais non juger. Ainsi M. Paul Bourget avait conçu ses Essais. Mais plus mûr et plus grave, il avait poursuivi une véritable enquête sur la sensibilité contemporaine en 1880. A dessein il avait *choisi* les âmes les plus diverses et les plus singulières ; il voulait surtout se *rendre compte*, connaître les grandes âmes qui pesaient sur la sienne, de toute leur œuvre survivante. M. Henry Bordeaux, plus jeune, a visité quelques âmes modernes, celles sans doute qui l'attiraient davantage, sans plan d'ensemble, sans autre souci que d'analyser et de comprendre pour son plaisir esthétique. L'extrême jeunesse des *Ames modernes* apparaissait à la préciosité du style et au goût de la métaphysique que dénonçaient dès l'abord les titres des divers chapitres et les mots abstraits coiffés de majuscules. Mais il s'y trouvait un besoin et un goût précoce de méditation qui surprenaient chez un jeune homme. Son esprit joignait à l'ampleur de la synthèse la finesse de l'analyse. La psychologie du dilettante qui rencontre la mélancolie au fond de toutes ses joies changeantes (*J. Lemaître*), le sentiment clair du charme troublant de Loti et du rythme de sa phrase prouvaient une singulière

compréhension. La forme gardait une aisance élégante dans le déroulement des pensées les plus subtiles et dans la notation des états d'âme les plus fuyants. Enfin et surtout s'y révélait une intelligence passionnée de l'art et de la beauté. Le critique n'en restait pas à la beauté littéraire et livresque ; il ne voulait point ignorer la peinture ni la musique, il aimait la nature ; ses personnages symboliques devisaient « étendus parmi l'herbe à la lisière d'un bois » ; ses discussions métaphysiques s'entremêlaient volontiers de paysages et c'est sous les cieux et vers les étoiles que sa méditation prenait le plus d'envolée (1). Cependant les joies de l'art et de la spéculation semblaient lui enlever toute préoccupation sociale ; le Savoisien de vieille souche tournait à l'épicurisme intellectuel. Sa morale restait enveloppée dans la métaphysique, ou, si elle descendait sur la terre, ne se souciait que de l'individu et de ses voluptés esthétiques (2).

Enhardi par ce premier livre, dont M. Fernand Vandérem et M. Emile Faguet relevèrent les promesses pour les lecteurs de l'*Echo de Paris* (12 juillet 1895) et de la *Revue Bleue* (mars 1897), M. Henry Bordeaux revint à Paris. Le séjour en province paraît un exil aux littérateurs novices. S'ils y jouissent du calme et du recueillement, il leur manque la fièvre parisienne qui excite au travail.

(1) *Ames modernes*, p. 266-67.

(2) *Ames modernes*. V. H. Ibsen.

Attaché au bureau du contentieux de la Compagnie P. L. M., le jeune avocat occupait ses loisirs ou ses heures de service à ses travaux littéraires, sous le regard indulgent d'un chef qui, le trouvant parfois absorbé dans les livres, se retirait sur la pointe du pied, remportant les dossiers qu'il lui destinait. On le vit souvent à la Bibliothèque Nationale, dévorant les Mémoires du dix-huitième siècle, se documentant à la hâte pour son son premier roman : *Jeanne Michelin, chronique du XVIII^e siècle*. Cependant le *Figaro*, le *Correspondant*, la *Revue Bleue* accueillaient sa copie ; en même temps, il se liait avec le groupe de l'*Ermitage*. Les soirs d'été, à la terrasse du café Vachette, il rencontrait volontiers René Boylesve le romancier tourangeau, Hugues Rebell naguère disparu, Edouard Trogan du *Correspondant*, Louis Baragnon l'érudit bohème, Henri Mazel du *Mercur de France*, Jean Moréas le poète hellène, Ch. Maurras, Jacques des Gachons, Antoine Albalat le styliste... Ce fut la seule apparence de cénacle où il parut. Ainsi Paris allait peut-être l'absorber comme les autres et le déraciner à son tour.

IV

Mais à la fin de 1896 il fut tiré brutalement au pays natal : son père mourait et cette mort lui créait un devoir. Le chef de famille laissait là-

bas un nom et un poste à garder, une tradition à continuer : seul de ses frères, il pouvait la reprendre. Il se fit donc réinscrire au barreau et s'installa en Savoie.

Il se trouva que cette obligation qui semblait traverser les projets du littérateur les servit au contraire. A son talent naissant il manquait l'expérience des hommes et des choses : le barreau savoisien l'en pourvut largement. Avocat occupé pendant quatre ans, maire de son village, il connut tous les débats d'intérêts, depuis ceux du mur mitoyen jusqu'aux discussions municipales. C'était là deux postes choisis pour étudier la vie humaine : les tribunaux ne chôment point en Savoie. Tout paysan, intraitable sur son droit, y naît procureur et les affaires y suivent âprement toute la filière des juridictions. Au jeune avocat les procès quotidiens enseignaient le poids des intérêts dans la vie réelle ; au jeune maire la commune présentait une image raccourcie du pays. Il y surprenait la brigade électorale et la cuisine de la politique. Avocat ou maire, il lisait sur les visages divers, entendait, devinait bien des confidences. L'avocat surtout est un confesseur auquel l'on avoue parfois par intérêt ce qu'on cacherait à l'homme de Dieu. Des magistrats et des paysans qu'il écoutait et coudoyait, il apprenait la vérité humaine. Jusqu'alors il ne connaissait que des lois, des codes, des idées ou des luttes d'idées menées dans les livres ; maintenant il

observait des hommes de chair et des différends entre ces hommes. Il découvrait toute l'opportunité des conseils qu'il avait reçus d'Alphonse Daudet.

C'est bien abstrait, les lois, les codes..., lui avait dit autrefois le romancier. On apprend à lire avec des images et l'on n'apprend la vie qu'avec des faits. Tâchez de voir, d'observer. Etudiez l'importance des intérêts dans la vie humaine. La science de l'humanité, c'est la vraie science (1).

M. Bordeaux ne s'en tenait pas aux faits présents. Tout dans son pays de tradition, où le présent se réclame sans cesse du passé, le ramenait aux légendes et aux coutumes qui reposent sur des faits d'autrefois. Attentif à l'histoire, aux hommes et aux paysages de la Savoie, il lisait, selon son expression, l'humanité et la nature sur le visage de la terre natale.

Ainsi l'auteur des *Ames modernes*, sollicité par la réalité, se détournait de l'abstraction et des pures voluptés intellectuelles ; il goûtait à présent les joies de l'observation et la certitude du fait. Il y parut bien dans les chroniques littéraires de la *Revue hebdomadaire* dont il resta de loin le critique de 1897 à 1901. Sans doute dans *Sentiments et idées de ce temps* (Paris, Perrin, 1897, in-16), le jeune écrivain semblait déjà s'amender, il étalait moins le bonheur égoïste de la culture individuelle. A

(1) *Les Écrivains et les Mœurs*, 1897-1900, p. 70-71.

propos des passions de Châteaubriand, il esquissait même le procès de l'individualisme. « Il ne faut point que nous nous cachions à nous-mêmes le reste du monde. Le bonheur de ceux qui nous aiment doit faire partie de notre bonheur... (1) » L'article sur Etienne Lamy annonçait des préoccupations sociales. Mais, de fait, le livre était trop mince pour affirmer une direction nouvelle. Plus parisien qu'*Ames modernes* il se trouvait aussi plus léger.

Les *Ecrivains et les Mœurs* (1897-1902) qui correspondent au fécond retour en Savoie, témoignent de la transformation du littéraireur par le maire et l'avocat. Ils dénonçaient clairement un homme aux prises avec la vie, en arrêt devant les questions sociales ; un esprit, une méthode s'y déclaraient, qu'on retrouve encore dans *Deux méditations sur la mort*, dans *Vies intimes* et dans *Pèlerinages littéraires* et qui restent la marque de M. Bordeaux critique.

Dans cette métamorphose il a gardé les qualités de ses vingt ans : la bienveillance et la sympathie qui sourient à l'artiste, accueillent son idéal et savent s'y associer sans chicane. Nullement régent ni pédant, il ignore la critique littéraire si elle doit discerner les qualités et les défauts, selon le code esthétique. Il répugne à morigéner, à maugréer sur ses lectures. Il est vrai qu'il s'en tient

(1) *Sentiments et idées de ce temps*, p. 38.

aux livres qui lui plaisent et qu'il oublie les autres; son choix est éloquent à cet égard. L'on chercherait en vain chez lui une étude sur E. Zola, sur P. Hervieu, sur Guy de Maupassant, un mot sur O. Mirbeau ou sur Jean Richepin; entre tous lui importent ceux qui avouent, pour le fond, le respect du passé et le souci de la vie morale, pour la forme, le goût de la tradition classique, le besoin de l'ordonnance et des termes honnêtes. Ceux-là il les aborde avec complaisance. En hâte, il énumère leurs défauts, toujours au début, comme pour éconduire des importuns, et il va de suite à l'idée ou au sentiment essentiel, âme du livre ou de l'œuvre entière. Il s'en empare, la met en saillie, l'analyse, la rapproche des mêmes sentiments ou des mêmes idées qu'exprimèrent jadis ou naguère d'autres écrivains, la plonge en pleine vie sociale pour juger de ses effets et de ses exemples, et la prône ou la condamne au nom de la santé morale. Dans cette méthode, son information et sa culture aident à l'envi l'ingéniosité de son esprit. Pénétré de toutes les pensées, de toutes les œuvres d'autrefois il découvre aux contemporains des parentés inattendues. Philosophes, poètes, sermonaires, peintres et musiciens sont appelés sans cesse par lui à se prononcer à propos, avec toute l'autorité de leur génie consacré, sur les grands sentiments humains : la nature, l'amour, le bonheur et la mort.

Dans son étude sur la *Sensibilité de Maurice Bar-*

rès, Michel-Ange, l'impératrice Elisabeth, Lucrèce, Lamartine, Kant, Chateaubriand, Bossuet, Flaubert, Benjamin Constant, Fénelon, Fichte, Hegel, Léonard de Vinci, présentés dans une anecdote ou dans une citation, viennent tour à tour témoigner sur la Mort, pour ou contre M. Barrès, avec une aisance et une logique parfaites. Son intelligence souple et clairvoyante qui joint à la vision philosophique de l'ensemble l'intuition psychologique du détail, se joue dans toute étude littéraire avec élégance et harmonie. Les œuvres les plus complexes ou les plus fuyantes, comme celles de Pierre Loti et de M. Barrès se symbolisent pour lui dans un sentiment. Il a très bien intitulé ses études sur la sensibilité de l'un et de l'autre *Deux méditations sur la Mort*. Chez lui en effet, la critique s'élargit et s'élève dans une perpétuelle méditation.

Ainsi entendue, elle devient autrement plus féconde qu'une discussion de talents ou un classement d'auteurs par ordre de mérite. Certes M. Bordeaux ne s'attarde point à distribuer des rangs. Les œuvres littéraires sont avant tout pour lui les signes d'une âme vivante ; à son regard de psychologue toutes les âmes de choix offrent le même intérêt et se trouvent sur le même plan. C'est en ce sens sans doute que M. Ernest-Charles lui a reproché son « manque de perspective dans le temps et dans l'espace ». Aussi une correspondance ou des mémoires le sollicitent-ils autant

qu'une œuvre d'art. Il excelle à les interroger, à les ranimer. Délicat confesseur, il visite les âmes d'autrefois et nous révèle leur vie cachée ; sa curiosité respectueuse se promène des grands hommes aux destins ignorés. Une vieille fille, Rosalie de Constant, le retient au même point que Chateaubriand, G. Sand ou Hugo. Les âmes l'attirent, non par leur célébrité mais par leur qualité (*Vies intimes*).

Il ne saurait concevoir un art indifférent à la vie morale et sociale qui demeure son souci profond. Il court aux moralistes et aux sociologues ; chez les romanciers, il s'arrête plus volontiers aux œuvres qui posent des problèmes pratiques. Le prophète Edmond Demolins occupe trois chapitres dans la première série *des Ecrivains et des Mœurs*. En M. Brunetière, il considère surtout l'ennemi acharné de l'individualisme ; en M. Faguet, le médecin clairvoyant de nos maladies sociales. Chez M. Barrès, il poursuit l'idée de décentralisation ; chez M. Estaunié, la revendication âpre des déclassés contre l'éducation actuelle. Parmi les livres des frères Margueritte, il s'attache à *Femmes nouvelles*, où la jeune fille moderne aux prises avec les difficultés et les risques du mariage, réclame une éducation plus libre, plus forte et des lois moins oppressives. En toutes ces questions morales et pratiques, il combat ou appuie la thèse de l'ouvrage de ses réflexions personnelles ; il clot l'analyse des *Tronçons du glaive* par des extraits de correspondances privées et apporte à la

moisson première sa gerbe de traits et de faits sur la guerre de 1870.

Une telle critique complète et *recrée* l'œuvre d'art. A l'écrivain, elle révèle sinon la genèse inconsciente du moins la portée imprévue de son livre : elle est vraiment une claire conscience de l'art. Au critique elle révèle sa force créatrice et le dispose lui-même aux œuvres originales. « Comprendre est le reflet de créer. Par la compréhension, nous revivons la création d'une œuvre et nous prenons conscience de notre intelligence créatrice (1). » Au regard de M. Henry Bordeaux, avocat et maire, les types, matière de l'œuvre d'art, se présentaient d'eux-mêmes : paysans et magistrats, plaideurs et hommes d'affaires sollicitaient en lui l'observateur et le peintre. Le critique fut amené naturellement au roman. Au reste, de la critique telle qu'il la comprenait au roman contemporain, la distance était mince. Les barrières des genres, si hérissées autrefois, semblent rompues de fait. Le roman, tel que Balzac le premier l'a conçu, œuvre sérieuse, œuvre d'enquête et de moralisation, devait attirer le critique moraliste des *Ecrivains et des Mœurs*, en bonne posture pour observer.

En 1900 paraissait le *Pays natal*. Jacques Bainville, André Hallays, Gaston Deschamps, Emile Faguet le signalèrent tour à tour au public. Ce

(1) *Ames modernes*, p. 170.

succès décida M. Henry Bordeaux à s'adonner aux lettres, exclusivement et sans retour. En 1901, il cessait de plaider. Les procès ne l'attachaient plus toute l'année en Savoie ; il partagea sa vie entre Paris et la terre natale. A Paris, l'hiver et le printemps durant, il prend la fièvre et l'exaltation nécessaires à tout artiste ; il distribue des chroniques au *Correspondant*, au *Figaro*, au *Soleil*, aux *Débats*, à l'*Eclair*. A la Savoie, il réserve l'été et l'automne, l'automne surtout quand les voyageurs l'ont quittée. C'est là, dans le recueillement des paysages familiers, qu'il conçoit et compose ses œuvres de prédilection. Ainsi ont paru *La Voie sans retour*, 1901. *La Peur de vivre*, 1902. *L'Amour en fuite*, 1903. *Le Lac Noir*, 1904. *La Petite Mademoiselle*, 1905. *Les Roquevillard*, 1906, qui l'ont classé comme romancier.

Dans cette œuvre jeune encore, s'affirment déjà une pensée et un art qui valent examen. Intelligence consciente et réfléchie, M. Henry Bordeaux se trouvait trop bien informé de la littérature contemporaine pour s'égarer, comme tant de jeunes auteurs, en essais incohérents : il a vu dès l'abord le sillon qu'il pouvait tracer d'une main sûre.

V

Le critique moraliste des *Ecrivains et des Mœurs* ne pouvait entreprendre le roman en amuseur ni en baladin. S'il est une idée générale qui jaillisse

de ses propos, c'est celle de la mission sociale de l'art et du devoir de l'écrivain.

Le but fondamental de l'art, a-t-il écrit, est de donner des visions d'ensemble sur la vie et sur la nature et, par cette communauté de vues, de réunir les hommes dans un sentiment général ; par là, il élève l'âme au-dessus du particulier et de l'accidentel, il sert à révéler la vie dans sa plénitude...

Et il reprenait à son compte les heureuses paroles de M. Léon Daudet.

Les artistes ont leur mission qui n'est pas celle des soldats, ni celle des prêtres, des professeurs ni des juges, qui n'en est pas moins admirable et utile. Ils donnent à la vie, à toute la vie, son intensité, son charme et sa valeur. Ils introduisent entre les humains non point une fraternité, chose impossible, mais une parenté d'émotions, brève, miraculeuse et sans but défini qui augmente « indirectement » la somme de la bonté et de la joie sur terre (1)...

M. Henry Bordeaux appliquait ces mots aux romanciers entre tous, car, de toutes les formes d'art et de littérature, le roman lui paraît la plus vivace et la plus nécessaire à l'homme qui vit de contes et d'illusions. Il a foi dans sa perpétuité. Selon lui, le roman ne meurt pas mais se métamorphose et aujourd'hui, le voilà devenu, grâce à sa libre et souple forme qui lui permet d'adopter tous les tons, « l'expression la plus complète de notre esthétique ».

(1) *Les Ecrivains et les Mœurs*, 1900-1902, p. 7.

Pour les lecteurs cultivés, remarquait-il déjà dans *Ames modernes* (1), il est une moderne manifestation d'art, remplaçant les épopées ou les tragédies des époques passées, emportant dans son courant le poème, le drame, la critique... Il est plus encore pour quelques-uns : il est le bréviaire de la vie, le livre où les hommes de notre temps déposent le meilleur d'eux-mêmes et révèlent leur conception des êtres et des choses, leur explication de l'existence ; il contient notre philosophie, notre morale, notre cœur... Pour ceux-ci le roman est plus qu'une œuvre d'art, il a une importance morale par la conception de la vie qu'il nous présente...

C'est dans ces vues qu'il menait avec vigueur le procès des romanciers contemporains (2). Sans se tenir à la surproduction qui étouffe les bons livres dans le fatras, à la réclame sans vergogne qui discrédite la critique, à la pornographie qui déshonore tout le genre, il dénonçait chez la plupart de nos écrivains de talent le choix fâcheux des sujets et des personnages perpétuellement parisiens et les habitudes perverses d'esprit et de sensibilité, apprises dans la parade du Tout-Paris. Le naturalisme, le parisianisme, le snobisme à outrance, voilà les maladies par quoi le roman dépérit. La raison générale en est que tous les littérateurs s'empressent de se déraciner, de renier leur province et de se façonner sur Paris. Ils n'aspirent qu'à observer, qu'à peindre la capitale, sa vie artificielle et ses pan-

(1) Cf. p. 230.

(2) Cf. *La crise du roman. Les Ecrivains et les Mœurs, (1900-1902)*.

tins oisifs ; ils veulent ignorer le reste du monde. Ainsi se développe, comme une gageure imaginée pour l'ébahissement des braves gens, une littérature spéciale, écrite par des esprits déformés à plaisir, d'après des mœurs spéciales.

M. Henry Bordeaux ne se pique point de figurer au Tout-Paris. En dépit de ses longs séjours dans la grande ville, il a gardé son âme intacte, indépendante, et s'est préservé des tares de l'homme de lettres. Tout littérateur qu'il est, il entend penser et vivre comme autrui, de façon simple et saine ; il se défend de complaire à la mode. Il veut rester Savoisien, regarder avec des yeux savoisiens, penser avec un esprit savoisien, d'après les habitudes et les goûts qu'il hérita de la tradition et du pays natal. Au Paris mondain, il n'a rien concédé ; il demeure tout à la Savoie.

Il méprise les snobs qui sont des monstres et point des hommes.

Comme cet épisode, déclarait la Préface de son premier roman, ne présente au public aucun de ces fantoches de boulevard ou de ces pantins de salon, dont la parade le divertit habituellement, j'ignore si *le Pays natal* retiendra la curiosité...

Il ne s'intéresse qu'aux hommes vrais et vivants ; à ceux-là seuls il donne son temps et son talent. C'est qu'il aime la vie et même la passion par-dessus toute chose. Parmi les *Vies intimes*, ses préférences vont à ceux ou à celles qui vécurent et

moururent par le cœur (1). Tous les héros favoris de ses romans sont passionnés : passionnées cette Annie Mérans qui meurt de ses désillusions et sa sœur Jeanne qui couve en silence un amour tourmenté de jalousie, (*Le Pays natal*); passionné aussi ce jeune officier de *la Voie sans retour* qui ne redoute rien tant que de faner le souvenir de sa jeunesse ; passionnés encore les personnages de *la Peur de vivre* : M^{me} Guibert qui pousse l'amour maternel jusqu'aux extrêmes sacrifices et son fils Marcel qui, en deuil d'un impossible amour, n'aspire qu'à la mort héroïque ; passionnés enfin l'*Honnête Femme*, et ce Pierre Savernay que l'amour transforme en homme d'action. (*La Petite Mademoiselle*).

Mais il se garde de confondre la vie avec l'agitation ou la dissipation. Ses héros vivent au dedans et non pas au dehors ; leur destinée s'estime, non par le nombre ni la complication des événements extérieurs, mais par la force des émotions et le déchirement des luttes intimes. « Une vie, pour être bien remplie, n'a pas besoin de beaucoup d'événements. Le devoir quotidien, si simple qu'il soit, suffit à l'occuper et à l'embellir (1). »

Seuls les braves gens, ceux que nous rencontrons d'ordinaire, ceux qui peinent pour vivre et se soucient des lois morales, offrent ces fortes vies intérieures. La lutte pour la vie aguerrit leur vo-

(1) *Vies intimes*, p. 45.

(1) *Vies intimes*, p. 140.

lonté contre le désir : ils n'émiettent pas leur personnalité au hasard des rencontres mais la concentrent au contraire contre les yeux du sort. Aussi est-ce parmi eux que M. Henry Bordeaux choisit ses personnages. Il laisse les coquins aux tribunaux et les viveurs aux vaudevillistes. L'amour, entravé par les liens sociaux consentis et respectés, combattu par la notion toujours présente du devoir et de la tâche virile à remplir, apparaît certes plus pathétique que le caprice chez les oisifs ou les filous. Chez ceux-là que leur oisiveté même livre à toutes les curiosités, l'appétit et la convoitise l'emportent sans lutte aucune ; en dépit de leurs caprices raffinés, de leurs manières choisies et du luxe qui les entoure, ils ne représentent plus l'homme mais la bête.

Or ces honnêtes gens, que M. Bordeaux se plaît à évoquer, se conduisent d'après les règles fixes de l'honneur et du devoir ; ils mettent sans cesse du *convenu* dans leurs actes. En toute occurrence on peut sans doute prévoir la décision d'un honnête homme ; il manque à sa destinée l'inattendu et l'imprévu qu'y jette le désir toujours écouté. Aussi l'intrigue même de sa vie se trouve-t-elle réduite à rien ou à peu de chose. L'action et l'intérêt tout entier de son histoire se reportent sur son âme. Tous les romans de M. Henry Bordeaux sont des romans d'analyse psychologique plutôt que des romans de mœurs ou de caractères. Seul, le *Lac Noir*, histoire étrange et violente comme une nouvelle

de Mérimée, où le récit mené avec adresse retient en émoi le lecteur, offre une étude de mœurs paysannes et judiciaires. Encore se relie-t-elle à la confession psychologique du juge d'instruction le conseiller Girardet, laquelle fait l'unité du livre.

Une jeune fille qui se marie par faiblesse contre son vœu et languit désormais dans le malheur et le regret ; en regard, une mère qui laisse partir ses enfants un à un et reste solitaire devant la mort prochaine, telle est la simple fable de la *Peur de vivre*. Un jeune homme, las de vivre à Paris, qui se retire dans sa terre et s'y range (le *Pays natal*) ; la liaison amoureuse d'un officier (*La Voie sans retour*) ; la gêne morale créée dans un jeune ménage par la légèreté du mari (*Une honnête femme*) ; le trouble jeté par une coquette dans l'âme d'un artiste (le *Paon blanc*) voilà quelques canevas du romancier. Ces histoires ordinaires sont pour pour M. Bordeaux matière à récits délicats, animés de vie humaine et générale. Le dénouement, toujours prévu, n'importe guère lui-même ; mais par quelle suite de sentiments et de pensées les héros le provoquent-ils ou l'acceptent-ils ? Là résident l'action et l'intérêt. — Dans sa liaison banale et passagère, le capitaine Hervé aperçoit la fuite de sa jeunesse fragile qu'il ne sut pas retenir ni fixer dans une amitié durable. — L'aventure vulgaire de l'adultère devient le touchant *Amour en fuite*. Les souvenirs de jeunesse troublent deux jeunes gens jusqu'au désir ardent de la faute. Mais le mot res-

ponsable murmuré par Hélène Page qui appuie sa faiblesse amoureuse à la volonté virile de son ami, repris et accentué par Mary Carrette, la Canadienne de sens solide et de conscience nette, retentit dans l'âme profonde et loyale du jeune homme qui s'arrache et s'enfuit. L'histoire allégée d'événements extérieurs se déroule toute entière dans l'âme des héros, elle est tissée finement de leurs pensées et de leurs émotions les plus secrètes. La psychologie ne s'introduit pas ici en gloses encombrantes et importunes ; elle est le fil même du récit.

L'action et l'intérêt de ces histoires intérieures se concentrent sur le personnage principal qui subit à lui seul les divers événements du récit. Toute l'action du *Pays natal* se passe, à vrai dire, dans l'âme du sentimental et indécis Lucien Halande qu'affecte et métamorphose tour à tour chaque péripétie du roman.

Revenu dans son pays avec un cœur étranger, il sent s'éveiller en lui, à la vue des choses, les voix du passé et de la tradition qui s'expriment par la bouche de vieux serviteurs. Il trouve installé en sa place un intrus Jacques Alvard qui le traite en « étranger de passage » et lui expose sans vergogne son programme de conquête sur le pays. Ainsi Lucien Halande assiste, de plus en plus frémissant, à la séduction de son amie d'enfance à lui et de son peuple à lui, par l'étranger Alvard. Il en devient jaloux, non point seulement et ex-

clusivement à l'égard d'Annie Mérans comme l'a écrit E. Faguet, mais à l'égard du pays tout entier. Cette jalousie, qui lui rend le sens de sa *responsabilité*, le tire de son indifférence lâche et le pousse à reprendre son *poste*. L'élection et le mariage de Jacques Alvard, accidents prévus, ne pèsent tant le récit que parce qu'ils bouleversent les idées et les sentiments nonchalants de Lucien Halande. Sa propre élection à la mairie et ses fiançailles avec Jeanne Mérans nous signifient sa complète métamorphose intérieure. — De même toute l'action de la *Peur de vivre* se déroule dans l'âme de M^{me} Guibert. C'est elle qui reçoit le coup ou le contre-coup de tous les événements heureux ou malheureux ; pas une pensée, pas une parole, pas une démarche qui ne retentisse en elle. Le roman dénombre ses sacrifices de plus en plus grands et se termine à l'immolation d'elle-même.

Ces personnages, dont l'âme même anime le roman, semblent ainsi que les comparses, tracés avec vérité. Sans doute ils n'offrent point de cas exceptionnels et ne révèlent pas de mystères sur le cœur humain. Au rebours de M. Bourget qui s'est complu trop longtemps dans les maladies sentimentales, M. H. Bordeaux s'en tient aux âmes simples et saines ; et il suffit que ses héros évoquent la vérité humaine et générale pour nous intéresser. Nous en connaissons, nous en coudoyons de tels chaque jour et nous pouvons nous lier de sympathie avec eux. Bien conçus d'ensemble, ils

sont observés finement dans les nuances. Très authentique parmi nous, cette figure de Lucien Halande, indécis et fuyant, gêné et défiant de sa sentimentalité et qui volontiers s'attarderait dans ses regrets sans ce Jacques Alvard dont les convoitises le poussent à démêler ses propres sentiments ; juste, la silhouette de François Dorsy, clairvoyant dans la passion, qui lutte avec force sophismes contre ses habitudes de labeur et de droiture, l'homme actif qui souffre « du vide des heures inoccupées, de la tristesse de l'existence oisive » où le tient son désir, l'homme loyal qui se sent voleur sous les yeux du mari et qui fuit éperdu devant les responsabilités de l'adultère ; précis et clair aussi, le portrait de Paul Ferrière, l'avocat aux bonnes fortunes qui s'est rangé et qui, aguiché par une jolie femme, consent au caprice sans entendre par là troubler son ménage. Si les jeunes gens de M. H. Bordeaux sortent tous d'une observation originale (et la meilleure preuve en est que leurs figures persistent très nettes dans la mémoire) ses jeunes filles et ses jeunes femmes paraissent plus *imaginées* qu'*observées*. Annie et Jeanne Mérans, Lucienne de Saugeraie surtout, restent effacées dans l'idéal. Michelle Lostange, l'héroïne du *Paon blanc*, M^{me} Meilleraie, et plus encore la petite Flora semblent créées de souvenirs littéraires. Il est malaisé pour un critique de s'affranchir des réminiscences.

Mais Germaine Ferrière, dans sa vertu sereine,

Paule Guibert, dans sa roide fierté, M^{me} Guibert, entre toutes, s'imposent à l'esprit par la vérité de leurs pensées, de leurs paroles, de leurs attitudes. Certes, le romancier les a rencontrées, connues, observées avec une estime profonde. Il a choisi pour les peindre de ces menus faits exacts et sûrs, que pourchassait P. Mérimée. On ne saurait trop remarquer dans la *Peur de vivre*, l'heureuse présentation de M^e Guibert ; ses gestes gauches et son attitude timide dans la salle d'attente de la gare de Chambéry, parmi la riche société qui attend le train d'Aix-les-Bains, ont été saisis sur le vif. Peut-être, au cours du récit, montre-t-elle trop conscience de sa force morale ; les mères offrent d'ordinaire un dévoûment plus aveugle et moins éloquent. Mais il n'importe : la vérité, même embellie par la convention littéraire, demeure vraie. Il faut avoir grandi dans une famille nombreuse où le nécessaire des uns se paie du superflu des autres, avoir éprouvé chaque jour entre frères et sœurs le dévoûment maternel qui préside à la vie familiale, pour sentir l'humaine beauté du caractère de M^{me} Guibert.

Mères, jeunes hommes ou jeunes femmes, tous les personnages de M. H. Bordeaux sont peints *du dedans*. Au dehors il n'observe et ne note que le reflet de la vie intérieure. Il ne nous décrit pas avec minutie le costume, le mobilier, la maison de ses héros. Leur portrait physique qu'il trace sobrement ne ressemble jamais

aux fiches de signalement du service de la sûreté. « Déjà âgée, M^{me} Guibert était petite et grosse et respirait avec lenteur... » Quelques traits bien choisis lui suffisent pour camper ses gens. De leur physique, du cadre *immobile* où ils vivent, il ne considère que ce qui participe strictement à leur vie morale, l'explique ou la symbolise. « Il y a là des épées et des miroirs, des bijoux, des robes, des coupes de cristal et des lampes... » annonçait dans la *Canne de Jaspe* M. Henri de Régnier, ainsi qu'un crieur de vente publique : nous ne trouverons pas tant de bibelots chez notre romancier. Ils conviennent seulement chez les collectionneurs et les snobs désœuvrés, inquiets de combler par des futilités le néant de leur existence. Ici, nous pénétrons chez d'honnêtes gens qui n'ont ni le loisir ni la fortune de songer au décor. M. H. Bordeaux sait, selon le mot de Th. Gautier rapporté par les Goncourt, que « sur vingt-cinq personnes qui entrent dans un salon, il n'y en a pas deux peut-être qui voient la couleur du papier ». Les modestes pour la plupart vivent les yeux tournés au-dedans d'eux-mêmes et ne distinguent guère les meubles d'alentour; il serait oiseux d'énumérer dans leur histoire des choses absentes de leur pensée. Si l'auteur décrit en quelques lignes le petit salon de campagne où se tient M^{me} Guibert, c'est que l'âme de la famille y flotte. Mais il en résume l'*esprit*, sans apparence d'inventaire. Les brocanteurs ne se trouveraient pas satisfaits,

C'est seulement l'entourage *vivant* de ses héros, petite ville et campagne, hobereaux, bourgeois et paysans que M. Bordeaux se plaît à évoquer. Ses romans empruntent volontiers à la province un cadre toujours nouveau, souvent original ; on les définirait volontiers des analyses psychologiques encadrées de mœurs provinciales. On comprend la raison de cette préférence. A Paris l'âme se dissipe en mille curiosités ; elle ne peut se recueillir ni se concentrer d'ordinaire. Les saillies des caractères s'atténuent ou s'effacent par la perpétuelle diversité des relations, et les passions n'y durent guère plus que des caprices. La province au contraire sauvegarde davantage l'originalité des personnes ; aux yeux de l'observateur les caractères s'accusent plus tranchés, plus solides. La tristesse même des dehors mornes invite au repliement intérieur, et les âmes, rarement distraites de leur songerie, conçoivent plus volontiers dans le calme solitaire ces passions fortes et durables que recherche le romancier.

Entre toutes les provinces, de beauté et de charme divers, il a dépeint son pays : la Savoie. Ce choix même nous garantit l'exactitude de son observation et la sincérité de ses peintures. Mondains d'Annecy et de Chambéry, paysans et magistrats du *Lac Noir* ou du *Pays natal* ont là-bas leurs originaux. Il ne les a pas seulement dévisagés, comme l'observateur de passage ; il connaît leur tréfonds, en avocat qui a écouté leur chicane,

en maire qui a administré leurs intérêts et vécu parmi eux. Les comédies politiques du *Pays natal* jouées par Jacques Alvard, l'algarade burlesque entre l'instituteur Maillard et le maire Simon qui n'ose rendre visite à une famille « réactionnaire » (la *Peur de vivre*) ne sont point des scènes de fantaisie, imaginées à plaisir : elles constituent des documents de l'histoire savoisiennne.

A la Savoie il emprunte donc la plupart de ses héros, du moins les plus vivants et les meilleurs. C'est aux Savoyards qu'il garde le bon rôle. Contre les autres, les « étrangers » il marque la défiance et l'antipathie du paysan pour les gens *qui ne sont pas du pays*. Les cosmopolites et les déracinés lui fournissent ses types antipathiques, ses repoussoirs ; il les présente sans indulgence, avec une logique sévérité qui donne à ces portraits une apparence littéraire. Le comte et la comtesse Ferres du *Pays natal* ne paraissent guère tracés d'original ; ils figurent surtout l'antithèse en regard des âmes de terroir. A la mort simple et grande de la paysanne s'oppose la fin misérable du comte, fils d'une race cosmopolite, qui s'épuise à déguiser des dépenses forcées l'impuissance de son vouloir.

Savoyards ou Savoyards, ses héros favoris ne le sont pas à demi. Chacun d'eux pourrait reprendre à son compte les sensuelles paroles de Guy de Maupassant.

J'aime mon pays parce que j'y ai mes racines, ces

profondes et délicates racines qui attachent l'homme à la terre où sont nés ses aïeux, qui l'attachent à ce qu'on pense et à ce qu'on mange, aux usages comme aux nourritures, aux locutions locales, aux intonations des paysans, aux odeurs du sol, des villages, de l'air lui-même.

Pour ceux qui de nécessité durent quitter leur lac et leurs montagnes, il y songent avec tendresse, et, à coup sûr, ils y reviendront. Dans le décor brumeux du Paris d'hiver, ce sont les souvenirs de Savoie qui troublent Hélène Page et François Dorsy : ils évoquent tous deux les marais du Bourget où ils patinaient : « Quand le soir venait, des lueurs violettes traînaient sur la glace, comme des fleurs jetées. » — « Et la neige des montagnes devenait toute rose. » Dans ces paysages savoisiens s'est formée leur âme sensible et passionnée car la nature s'entend merveilleusement à façonner les êtres et elle sait même par mille liens invisibles ramener à elle les enfants prodiges, comme Lucien Halande.

La campagne natale demeure toujours présente, ainsi qu'une personne, dans le récits du romancier. Il ne tient pas la nature pour un simple décor extérieur et impassible qu'on regarde avec des yeux de peintre. Elle lui apparaît humaine avant tout, façonneuse d'âmes ; il la contemple et la décrit avec des yeux de *psychologue*. Les paysages surviennent au cours de ses récits, de compagnie avec les états d'âme, car de fait ils y par-

ticipent ; la beauté ou la tristesse de l'heure épanouit ou referme les cœurs. C'est la douceur du soir à la Sapinière qui invite Germaine Ferrière à épancher sa douleur muette et à confier à son mari « l'énigme » dont périt leur bonheur (*Une Honnête Femme*) ; ce sont les clairs de lune qui versent l'illusion amoureuse dans l'esprit d'Annie Mérans (le *Pays natal*) et qui attendrissent jusqu'à l'aveu la fierté de la *Petite Mademoiselle*. Les lacs surtout parlent dans ces récits ; avec leurs teintes changeantes sous le soleil, ils semblent les grands yeux ouverts de la Savoie ; voici le lac d'Annecy dont la grâce coquette retient dès l'abord l'œil ennuyé de Lucien Halande, frais revenu de Paris ; voilà le Lac Noir qui attire dans son gouffre diabolique le sorcier de Myans. Point de descriptions de luxe ; la campagne figure ici parce qu'elle compte dans ces vies humaines et les explique, tel le Maupas qui, dans son cadre toujours reverdi malgré l'hiver et les tourmentes, symbolise pour les Guibert la perpétuité de la famille, dressée contre la mort et la séparation.

Ainsi personnifiée, la nature devient plus que la confidente ou la consolatrice vaguement rêvée par Lamartine. Elle parle un enseignement ; elle est éducatrice. A sa voix qui guide les vivants se mêle la voix des morts, dont la poussière la féconde. M. H. Bordeaux reste le vrai compatriote de Joseph de Maistre. « La patrie a écrit ce philosophe, est une association *sur le même sol* des vi-

vants avec les morts et ceux qui naîtront. » C'est sur le sol natal et l'amour de ce sol que notre romancier fonde sa morale ; car mieux que toutes choses, le sol enseigne la tradition d'une façon sensible et imagée.

VI

M. H. Bordeaux entend prendre parti dans toutes les controverses morales et sociales. En notre temps inquiet, tourmenté par tant de doléances et de revendications, il ne blâme rien plus que la neutralité et l'indifférence, car toutes deux figurent cette *peur de vivre* qu'il a dénoncée avec bonheur. Ses études critiques esquissaient déjà une attitude ; elles indiquaient à leur manière une conception de la vie et de la société. Ses romans qui empruntent directement à l'histoire contemporaine, animent et illustrent ses idées sans détour. Ils préconisent tous une morale claire et franche.

Disciple de Le Play et de Taine, il répugne à l'esprit révolutionnaire qui poursuit le changement ; il souffre à considérer dans notre histoire des tourmentes violentes comme la Révolution et l'Empire. Il envie à l'Angleterre son histoire continue, sans rupture brutale avec le passé, cette histoire que son maître le philosophe lisait et admirait sur les vieux monuments, respectés des émeutes, perpétués à travers les siècles. Un peuple doit *prolon-*

ger sa tradition, son histoire, non la bouleverser. Isolée, chaque génération reste impuissante et ne saurait créer œuvre qui dure. Appuyée sur le passé, la génération présente peut considérer l'avenir et les générations qui sortiront d'elle. Le bien du pays et du monde exige que les jeunes gens éprouvent au fond du cœur le respect des aînés. Sans doute ne sauraient-ils s'installer dans le présent comme dans un temps édénique, ni se détourner en arrière vers un âge d'or disparu ; mais encore doivent-ils s'appuyer à la tradition, mais travaux des ancêtres qui ont préparé les nôtres, à leurs erreurs, à leurs souffrances qui n'ont point été vaines puisqu'ils nous les ont épargnées. Le respect du passé demeure le fondement de la vie sociale.

Mais combien de citoyens se trouvent assez intelligents ou assez cultivés pour concevoir la tradition sainte et préservatrice ? La plupart la méconnaissent ou l'ignorent. Aussi le suffrage universel, triomphe du nombre, n'est-il pas le fait de notre moraliste. Tout au plus l'admet-il dans les élections municipales car le commun des hommes se méprend moins aisément sur ses intérêts les plus proches. Pour la conduite de l'Etat, des intérêts généraux et lointains, il souhaiterait qu'on la réservât aux plus instruits, à cette aristocratie de l'intelligence, sans cesse renouvelée et renouvelable, naturellement commise à la défense des petits et des ignorants.

Les classes ouvrières semblent destinées à rester dupes de conceptions simplistes et d'abstractions grossières, comme le socialisme et le féminisme, tous deux issus avec le suffrage universel, du principe égalitaire dressé par la Révolution. C'est à ce principe, nié par la nature qui vit d'inégalité et de hiérarchie, que M. H. Bordeaux rapporte toutes nos maladies sociales, mais il ne lui reproche rien tant que d'avoir déchiré la famille par la loi du partage égal des successions.

Le partage d'une succession, c'est le patrimoine fondé par un homme, émietté entre ses enfants ; c'est la fin d'un domaine, quelquefois la division d'une famille, l'intérêt surgissant lorsqu'on croyait qu'il n'y avait place que pour le sentiment (1).

La famille, par quoi se perpétue la tradition, sollicite et retient sans cesse sa réflexion. Seule, la famille donne un sens à la destinée de l'individu. Réduit à lui-même, il ne saurait être qu'un égoïste et un impuissant ; entre son père et son fils, il compte et il demeure.

Relié par la race au passé et à l'avenir, il a le temps pour allié. Alors il ose entreprendre, et même au soir de sa vie, préparer les ombrages destinés à ses arrière-neveux. Il sait qu'il ne mourra pas tout entier, et que le souvenir de ses actes demeurera dans sa maison, comme les traits de son visage réapparaîtront sur de jeunes figures (2).

(1) *Les Ecrivains et les Mœurs*, 1897-1900, p. 70.

(2) *Le Pays natal*, Préface.

Accepter la vie dans les conditions où il l'a reçue des siens, et à son tour, prolonger sa race, créer des hommes, et leur transmettre, sinon accru, du moins intact, l'héritage des croyances et des sentiments essentiels, tel est le devoir de chacun.

Le sens de la famille triomphe chez tous les héros favoris du romancier; il l'emporte même sur le désir dans l'âme légère du bel avocat Paul Ferrière. Nulle part il n'est mieux illustré que dans *la Peur de vivre*. C'est dans cette œuvre de prédilection que M. Bordeaux a mis son âme, le meilleur et le plus intime de lui-même. Un frère qui s'est ruiné avec tous ses enfants — et de leur consentement — pour sauver son frère de la banqueroute et garder l'honneur du nom, des fils qui, de loin, soutiennent par leurs subsides la mère et la sœur afin de préserver le domaine de famille, certes, voilà un bel exemple de solidarité familiale. Ici l'esprit de famille ne consiste point dans l'asservissement des destinées les unes aux autres, comme l'entend d'ordinaire la bourgeoisie française; il n'enchaîne pas les enfants aux parents, dans une vie commune et rapetissée où se rapetissent aussi les âmes. Il respecte la force et la liberté propre de l'individu. Il vit du partage des joies et des sacrifices consentis pour l'œuvre collective. Il fait bon souffrir ou se réjouir en commun : rien n'égale la douleur ou la joie éprouvée par plusieurs cœurs à l'unisson. Même à distance,

ils se sentent ensemble. « La distance, quand on « est sûr de l'amour, est si peu de chose », affirme M^{me} Guibert. Dans cette pensée, elle accepte toutes les séparations qui l'acheminent une à une à la solitude du tombeau. Son histoire enseigne à accueillir la vie et ses vicissitudes d'une âme égale et à trouver dans ses joies comme dans ses peines la raison et la force de vivre.

La vie... ce n'est pas la distraction et le vain mouvement du monde. Vivre, c'est sentir son âme, toute son âme. C'est aimer, aimer de toutes ses forces, toujours, jusqu'à la fin et jusqu'au sacrifice. Il ne faut craindre ni la peine, ni les grandes joies, ni les grandes douleurs : elles sont la révélation de notre nature humaine (1).

Une telle conception de la vie morale suppose chez l'héroïne la foi et la résignation en la volonté divine.

Est-ce à dire que par sa bouche s'affirme la propre croyance du romancier ? Observateur exact, M. Henry Bordeaux considère volontiers l'heureux pouvoir sur les âmes d'une religion vers laquelle l'incline une tradition aimée. Mais on surprend chez tels de ses personnages trop d'orgueil humain, un culte trop fier de la volonté pour reconnaître en lui une âme vraiment chrétienne. Il ne semble pas que la foi éveille dans son cœur un écho sonore ni qu'elle dirige vraiment ses pensées et son œuvre.

(1) *La Peur de vivre*, p. 377.

De fait, il ne possède pas la sécurité sereine du croyant. Si aucune inquiétude ne crispe sa phrase, c'est sans doute qu'il n'aime point à se confesser en public et qu'il répugne, par goût d'artiste et de moraliste, à écrire des pages troublées ; il veut des livres clairs et limpides. Du moins envie-t-il le bonheur du *fidèle* et s'il n'est croyant, compte-il parmi ceux qui voudraient l'être. Ses héroïnes, sinon ses héros, prient et s'attardent dans les églises. On ne prie plus guère dans le roman contemporain et c'est un dessein courageux d'y introduire à nouveau malgré la mode et le préjugé, la foule modeste de ceux qui prient. Voici la vieille église de village où Germaine Ferrière se recueille dans le désarroi de ses pensées et l'étonnement de la douleur ; voilà la cathédrale de Chambéry, qui s'ouvre au petit jour pour recevoir M^e Guibert, à l'heure du dernier sacrifice et de la dernière séparation. Car la prière préside à tous les moments graves de sa vie ; c'est Dieu qu'elle invoque, dans sa faiblesse, Dieu qui lui dispense le réconfort, et c'est à Dieu qu'elle sait rapporter, sans orgueil, sa patience et sa force morales.

VII

Traditionaliste en politique et en morale, M. Bordeaux se reconnaît à un sentiment dominant : le respect et la piété du passé. Grande fut

sa joie en fouillant les archives judiciaires de Chambéry de découvrir le procès de sorcellerie du *Lac Noir* vécu en plein XIX^e siècle. La société moderne, rengorgée dans sa science et sa philosophie, s'est donc vue, elle aussi, contrainte de juger et de condamner un sorcier ! Il ne s'est point épargné le malin plaisir de prouver, par cet exemple saisissant, aux contempteurs du passé, « époque d'horreur et d'obscurantisme », que nos pères agissaient sagement à leur façon ; seule, notre ignorance de l'histoire réelle nous abuse à l'égard de ce que nommons volontiers leurs erreurs.

Je lis l'histoire, déclare M. Hamel, le magistrat religieux et rigide, et n'apprécie point mon époque. Mieux vaut trop croire que ne rien croire... Vos sorciers étaient de dangereux malfaiteurs qui abusaient de la crédulité publique pour commettre leurs forfaits plus à l'aise. En outre de l'impiété, de l'apostasie, de l'idolâtrie et du blasphème qui, sans doute à vos yeux sont de peu d'importance, mais qui dans une société soucieuse de sa vie morale, occupaient justement la première place dans la répression, les prétendus crimes de sorcellerie recouvraient toutes sortes de crimes de droit commun tels que : adultère, bestialité, empoisonnement, avortement, infanticide, homicide, escroquerie, viol, violation de sépulture, vampirisme, etc. De sorte, qu'il était sage d'en purger la terre (1).

On chercherait en vain à surprendre chez M. H. Bordeaux quelque une des habitudes d'esprit ou de sensibilité qui désignent la jeunesse moderne. Le

(1) *Le Lac Noir*, p. 12.

scepticisme suffisant et dédaigneux, qui exclut la croyance et le goût du sacrifice, l'ironie indulgente, qui brouille le bien et le mal, l'impudeur sensuelle le choquent également. Il marque son aversion pour le jeune homme ainsi tourné.

Ces apprentis magistrats ont définitivement rentré au magasin des accessoires ce décorum de gravité et de correction, ce souci de tenue et de dignité que gardaient leurs prédécesseurs, convaincus de l'importance auguste de la justice, délégation du droit divin de punir. Ils pratiquent le scepticisme injurieux de tant de jeunes gens d'aujourd'hui qui remplacent l'expérience par l'aplomb, et traitent avec la même désinvolture blâsée les criminels et les honnêtes gens (1).

Il ne peut se défendre de regretter les anciennes mœurs, les vertus d'autrefois, le goût de la foi, de l'ordre, de l'autorité, la pudeur, le scrupule, la retenue et la réserve dans le jugement et toutes les formes du respect qui ne restaient pas de vaines apparences.

« Le respect est chose surannée et les jeunes gens traitent aujourd'hui les vieillards comme des égaux (2). »

Quand il observe la famille moderne, désunie ou divisée, les parents faibles et insoucians, les enfants effrontés ou moqueurs, volontiers il approuve la famille de l'ancien régime où régnait, forte et respectée, l'autorité du *chef*.

(1) *Le Lac Noir*, p. 11.

(2) *Le Lac Noir*, p. 23.

VIII

Cette tournure d'esprit et de sensibilité se reflète dans sa composition et son style. Traditionaliste par ses idées, le jeune écrivain ne l'est pas moins par sa manière d'écrire. Il observe, de ferme propos, la tradition classique et nationale, son ordre, sa mesure et sa clarté ; par son goût de la composition, du style élégant, du langage choisi, il reste le digne héritier de ces beaux et solides esprits, qui ornèrent Chambéry, au temps des de Maistre (1).

Etudes critiques, nouvelles, romans, il compose ses écrits comme des sermons de Bossuet ou de Bourdaloue ; il développe logiquement en plusieurs points, bien tranchés par des chapitres à titre distinct, auxquels préside toujours l'idée maîtresse de l'œuvre. Les livres nettement conçus et composés appellent d'eux-mêmes un titre précis et convenable ; M. H. Bordeaux intitule toujours avec justesse, parfois avec bonheur ; ainsi il n'abuse jamais le lecteur sur ses intentions. Chez lui l'épigraphe vient encore expliquer et éclairer le titre ; il a gardé cet usage cher aux beaux esprits d'autrefois. Détachées à propos des vieux livres, les fines maximes ou les pensées profondes, pareilles aux textes des sermons, offrent aux lecteurs des

(1) *La Savoie peinte par ses écrivains*, p. 24 sq.

thèmes de méditation préalable qui lui inspirent dès l'abord l'esprit du livre. *La Peur de vivre* contient trois épigraphes ; l'un, tiré de l'Enfer du Dante, illustre la pensée générale du roman ; le second, extrait de Jérémie, préside au premier épisode ; et le deuxième épisode s'ouvre sur une citation de Tacite. Aussi bien, dans ses études critiques aime-t-il à présenter, en regard des œuvres littéraires, les descriptions de tableaux célèbres. Nombre de ses articles commencent ou finissent par ces images éloquentes (1). Il les choisit plus volontiers dans l'œuvre classique et consacrée des grands maîtres, qui orne les musées de Flandre ou d'Italie.

Ainsi conçus et composés, ses romans déroulent leur cours lent mais sûr, sans heurt ni inconséquence, comme la vie de ses héros favorisés en qui commande toujours la volonté et la raison. Aucun d'eux ne produit deux intrigues parallèles et rivales, comme tant d'œuvres contemporaines. L'unité d'intrigue y assure l'unité d'intérêt et la logique composition des personnages eux-mêmes achève l'ensemble harmonieux.

Le style, toujours égal et soutenu, ne laisse point soupçonner de lassitude chez l'écrivain ; ni défaillance, ni négligence. M. Henry Bordeaux paraît maître de sa forme. Artiste, il se soucie du bien dire, se complaît à la musique des phrases, au son

(1) Cf. *Vies intimes*, p. 360.

et à la couleur des mots ; moraliste, il s'efforce d'arracher à la vie simple et modeste sa poésie et sa beauté et de prêter aux mœurs honnêtes et provinciales l'élégance et l'attrait que les badauds n'accordent qu'à l'oisiveté luxueuse des capitales. De là la coquetterie du tour et le choix de l'expression pour conter les choses les plus ordinaires ou les dialogues les plus familiers. Il aime les conclusions et les débuts piquants, les citations jolies, les rapprochements imprévus ; il excelle au marivaudage où les reparties amoureuses se croisent comme une escrime (1). De telles qualités ne vont point sans préciosité ni maniérisme. Quand le sujet comporte quelque mignardise, le romancier triomphe. Le miracle des roses, dans *La Peur de vivre*, atteint le comble du joli et du touchant.

Mais les grâces de sa prose cachent d'ordinaire la vigueur de ses idées et la vérité de son observation qui apparaissent un peu livresques. La *Petite Mademoiselle*, où la phrase se présente si leste et si pimpante, prend l'allure d'un conte bleu, en dépit de sa réalité. Peut-être M. H. Bordeaux a-t-il revêtu sa Muse savoisienne si saine et si robuste d'une tunique trop fine et trop harmonieuse. Quelquefois cependant, quand le récit l'empoigne, il échappe au souci du style. Sa manière devient simple et forte ; il faut relire dans le *Pays natal* la mort de la paysanne.

(1) V. début de la *Jeune fille aux oiseaux*.

Telle de ses métaphores n'eût pas été dédaignée de Flaubert. Après un long silence, comme il arrive dans « les conversations des paysans qui marchent dans les idées avec la lenteur des boeufs dans les sillons... (1) »

Sa langue, si propre et si pure, doit contenter les grammairiens les plus exigeants. Nul emprunt à l'argot mondain ou populaire ; point de néologismes. Jamais n'y détone le jargon des sports ou de la philosophie ; parfois elle risque à propos une locution locale, comme ce « contre passer (2) » dont M. Faguet a noté la convenance. Elle reste imperturbablement de bon ton et ne saurait choquer le parfait honnête homme.

La tenue impeccable de sa prose ne laisse pas d'irriter les écrivains et les critiques qui négligent le culte de la forme. Depuis que le roman prétend mener l'enquête de la société contemporaine, il a pris pour certains esprits une telle objectivité qu'ils voudraient en exclure, comme de l'histoire, la personnalité de l'artiste. Ceux-là qui, pardonnant volontiers la médiocrité du style à l'exactitude documentaire, réclament dans le dialogue des héros une précision phonographique, blâment les gens de notre romancier de parler comme dans les livres. Reste cependant que la tenue du langage semble ici plus vraisemblable qu'ailleurs. L'é-

(1) *La Peur de vivre*, p. 228.

(2) *La Peur de vivre*, p. 279.

crivain dépeint le plus souvent cette bourgeoisie de province, laborieuse et soucieuse de sa dignité, qui lit et réfléchit encore, et qui, attachée à sa notion un peu romanesque de l'honneur, vibre toujours aux nobles idées et aux grands sentiments. Les âmes romanesques pensent, parlent et agissent d'après l'idéal qu'elles puisent dans les livres ou les œuvres d'arts ; ainsi font les personnages de M. Bordeaux qui observe la vérité, en mettant dans leur langage et leurs démarches la tenue, la coquetterie, et quelque tendresse sentimentale. Quand M^{me} Guibert fait en esprit le compte de ses disparus, elle songe à « sa fille Thérèse, « petite vierge de douze ans rappelée à Dieu au « seuil même de la jeunesse et de la beauté. » Cette phrase, qui rappellerait aux boulevardiers les fades épitaphes des cimetières, traduit cependant à merveille la pensée maternelle. C'est ainsi qu'elle s'exprimerait devant autrui : n'en déplaise à M. Ernest-Charles, le romancier, en écrivant ces mots, fut réaliste à sa manière.

De fait, il se distingue par sa façon littéraire, entre les écrivains contemporains. L'égalité parfaite du récit, l'élégance soutenue du style, la politesse impeccable de sa langue lui ont valu le reproche de monotonie. Nous sommes habitués à la saccade, à la nervosité du style, aux formules brèves, au heurt des idées et des images ; nous aimons qu'éclate dans le style le *tempérament* de l'homme. Il faut secouer nos esprits fatigués. Les

vertus classiques de M. H. Bordeaux, qui s'observe et se contient par discrétion d'honnête homme et par discipline d'artiste soucieux de la forme pure, nous laissent parfois l'impression d'une harmonie trop uniforme; mais elles nous rassérènent et nous reposent. On ne se refuse guère au commerce d'esprits retenus et réfléchis, quand l'on vit parmi la foule des nerveux et des forcenés.

IX

M. H. Bordeaux est encore à l'âge où l'on se transforme chaque jour : ce serait injurier sa jeunesse que de porter sur son œuvre et sur lui-même un jugement définitif. Du moins faut-il remarquer l'affirmation précoce de sa personnalité. Critique ou romancier, il joint comme par gageure, à la doctrine toujours ferme et toujours égale une compréhension de l'art et de la vie toujours souple et délicate. Le pieux traditionaliste se double en lui d'un dilettante averti. Dans ce contraste réside son originalité.

En regard du talent et de l'œuvre d'un artiste importe son action sociale. Si l'on en juge par la partialité des opinions qui ont accueilli *les Roquevillard*, M. Bordeaux a commencé son rôle qui semble tout à son honneur. Par son effort vers le roman provincial et local, il encourage à sa manière le retour à la terre et la décentralisa-

tion, le culte de la tradition et de la famille. Pour lui-même, il ne prétend pas que le talent dispense de la loi morale; il vit, pense, écrit en honnête homme. Ainsi il sert à l'étranger le bon renom des lettres françaises et relève aux yeux de tous, par son exemple, la dignité du littérateur, compromise par le cabotinage ou le cynisme de quelques confrères.

A cette jeunesse sage et déjà féconde est promise une robuste maturité : sa santé morale et intellectuelle, son talent harmonieux nous en répondent.

Paris, février 1906.

AMÉDÉE BRITSCH.

— Et ces plantes demandent-elle, qui ont des lames épaisses et dures, recartées comme le cou des cygnes en colère. Voyez : en voici une j'ai fait un grand mat.

— Flora, ce sont les aloès ils ne peuvent porter qu'une fleur et quelquefois c'est au bout de cent années. Ils rassembleraient alors toute leur sève afin de pousser en l'air une longue tige droite comme celle que tu as montrée, un thyrse semblable à un arbre et tout les branches tassées régulièrement ont l'apparence d'un fer forgé. Au sommet de cette tige s'épanouit une fleur jaune qui est humide et s'épanouit lentement. Lorsque les fleurs sont parvenues après tant de jours sèches à l'année et fleurissent, ils se dépichent et pèsent leur substance et comparée à celle des hommes petite amie, ils fleurissent, pleurent et meurent.

Henry Bordeaux

(La Vie sans Pitié)



OPINIONS

De M. André Hallays

Sur le *Pays natal*.

M. Henry Bordeaux, qui est un des critiques les plus pénétrants et les plus érudits de notre temps vient d'écrire un roman : *Le Pays natal*. Lorsqu'on a suivi les études si réfléchies qu'il a consacrées à la littérature, on est assuré d'avance que M. Bordeaux n'a pu se contenter de nous donner un simple récit romanesque et se mettre à conter pour le seul plaisir d'amuser notre imagination. Comme la plupart des écrivains contemporains d'où qu'ils viennent, romanciers nés, dramaturges de vocation, critiques, essayistes, historiens, M. Bordeaux entend prendre parti dans les controverses jusqu'ici réservées aux économistes et aux hommes d'Etat. Il y a beau temps que la poétique de l'artiste impassible est devenue la plus surannée des vieilleries ! Le roman d'aujourd'hui est didactique. Ce n'est pas un critique, comme M. Bordeaux, sérieux et

dévoré de la passion des idées, qui s'avisera de lui enlever ce caractère. Du reste, à tout prendre, c'est là tout simplement renouer la tradition balzacienne : elle n'est pas mauvaise.

La thèse soutenue par M. Bordeaux est, au fond, la même que celle défendue par M. Barrès dans les *Déracinés*, et cette thèse est sortie du dernier volume des *Origines de la France contemporaine*. L'influence des idées historiques de Taine sur la génération à laquelle appartiennent MM. Bordeaux et Barrès a été capitale. Mais, tandis que M. Barrès s'est attaché à conter les expériences et les naufrages d'une bande de déracinés perdus dans la vie de Paris, M. Bordeaux a choisi la province pour le lieu de son drame et a voulu montrer comment un homme peut être reconquis, rendu au devoir et à la vérité par l'amour de la terre natale. La conclusion est la même : chacun chez soi, chaque ville, chaque bourgade gouvernée et administrée par les siens, plus de politiciens nomades.

Cette décentralisation morale, la seule qui soit utile et souhaitable, car on ne rendra pas la vie aux provinces françaises par des lois et décrets, M. Bordeaux juge qu'elle doit être le résultat de la bonne volonté des individus. Si les déracinés retournent chez eux, ils y pousseront tout naturellement de nouvelles racines. Le retour au pays natal, voilà le remède. « Il y a tant de déracinés à Paris, excellemment doués, qui réforment en paroles cadencées la société et la littérature, écrivent de beaux titres sur des cahiers neufs et retournent à leurs habitudes : ils ne songent pas à leurs pays abandonnés dont ils pouvaient être l'ornement. » Comment un de ces hommes est tiré de son erreur par le spectacle de la campagne où il est né et

où ont vécu ses aïeux, comment il redevient meilleur et plus utile en retrouvant sa maison, ses forêts et ses traditions, c'est tout le sujet du roman de M. Bordeaux.

(*Les Débats*, 12 mars 1901.)

De M. René Doumic

Sur la Peur de vivre.

C'est un des meilleurs romans qui aient paru depuis longtemps : il tranche par sa vive originalité sur tout ce que nous donnent les conteurs d'aujourd'hui ; il est neuf et hardi.

Il l'est d'abord par la conception de la vie que l'auteur y a exprimée. La « peur de vivre » est dans notre pays un mal récent et profond. Nous tenons par-dessus tout à notre tranquillité ; nous voulons la conserver à toute force et si cher qu'il faille la payer. Nous fuyons les responsabilités, les risques et chances de lutte, l'aventure, le danger, tout ce qui fait le charme et la valeur de la vie. Nous n'avons plus foi dans l'avenir, parce que nous n'avons plus foi en nous. Les littérateurs avaient pendant quelque temps célébré cette débilité malade sous le nom de dilettantisme. Puis la mode avait passé, ils se sont mis à exalter l'énergie. Mais ce qu'ils appellent ainsi n'est que l'âpre désir de satisfaire nos convoitises. A l'égoïsme paresseux, ils ont substitué l'égoïsme féroce. S'épargner toute espèce d'ennuis, ou se procurer le plus de jouissances possibles, ce sont les deux seules conceptions qu'ils se soient avisés de nous recommander.

Mais voici un écrivain qui pense que vivre cela ne

consiste pas à se terrer dans son coin, et que cela ne consiste pas davantage à gagner beaucoup d'argent, à prendre beaucoup de plaisir et à s'en fourrer jusque-là. Il estime qu'une vie où l'on a souffert, lutté, travaillé pour autrui, non pour soi, et dont les années se comptent par les émotions, les sacrifices, les dévouements, les renoncements est une vie bien remplie. Il le dit, il le croit, et pendant que nous le lisons, il nous le fait croire. Il se peut que ce soit absurde, extravagant et romanesque jusqu'à la folie. Ce n'est pas banal.

Les personnages de *la Peur de vivre* sont presque tous d'honnêtes gens. Or, c'est chez nous un dogme en littérature que « les honnêtes gens ne sont pas intéressants ». Que les héros d'un roman ou les acteurs d'un drame soient des coquins, même médiocres, même vulgaires et tout à fait « à la douzaine », que leur aventure se réduise à quelque malpropreté, si banale, si mesquine, si pauvre soit-elle, cela suffit : notre sympathie leur est acquise. Nous sommes prêts à les trouver amusants ou attendrissants. Mais une famille qui se ruine pour sauver l'honneur du nom, une mère qui laisse ses enfants partir un à un pour aller à leur devoir, un garçon qui préfère aux tentations de l'amour sensuel le charme d'une union chaste, que nous veulent ces gens-là ? Et s'il s'en rencontre de tels dans la vie quotidienne, pour Dieu qu'on les y laisse, et qu'ils n'aillent pas encombrer le roman avec leurs tristes figures !... Tel est le préjugé que M. Henry Bordeaux n'a pas craint de heurter de front.

Enfin, il a voulu faire une œuvre réaliste, et l'on n'y trouve pas un des tableaux qui sont les lieux communs du réalisme ! Pas d'adultère, par d'avortement, pas d'escroquerie ? Cela tourne à la gageure. En effet, nous en

sommes arrivés à confiner l'art réaliste dans la seule peinture de ce qui est trivial, bas, ignoble. Réalité est devenu pour nous synonyme de laideur. Nous avons posé tranquillement ces définitions : « Est réaliste toute œuvre qui peint des caractères vils et des scènes répugnantes, quand même ces caractères seraient exceptionnels et ces scènes fabriquées à plaisir, rêvées par une imagination malade. N'est pas réaliste toute œuvre où il est tenu compte des vertus qui sont la monnaie courante de la plupart des existences. » Il faut à un écrivain une rare indépendance d'esprit avec une assurance peu commune, pour maintenir que la noblesse d'âme et l'élévation d'esprit sont, elles aussi, des réalités. C'est le point de vue auquel s'est placé M. Henry Bordeaux. Il se trouve qu'il y a dans son livre plus de vrai réalisme que dans cinquante romans naturalistes choisis entre les plus fameux. Les figures y sont vivantes. L'étude des mœurs de province y est très poussée. Tel chapitre semblerait d'une ironie un peu forcée si on ne la sentait d'une exactitude photographique. C'est celui où le maire chargé officiellement d'annoncer à M^{me} Guibert la mort de son fils tué à l'ennemi, mais craignant de se compromettre en passant le seuil de gens classés comme réactionnaires, envoie à sa place le garde-champêtre ! Ajoutez un très joli sentiment de la nature : choses et gens nous deviennent familiers et amis dans ce modeste domaine du Maupas qui fait à ces histoires douloureuses un cadre de sérénité.

M. Henry Bordeaux s'était déjà très honorablement fait connaître par des récits d'une touche délicate et des essais de critique judicieux. *La Peur de vivre* le tire du rang et le classe comme romancier.

(*Les Débats*, 30 septembre 1902.)

De M. Emile Faguet.

Sur *le Lac Noir*.

On sent qu'avec M. Henry Bordeaux on est en sécurité. On est certain de prendre en main et de mettre sous ses yeux un récit toujours très ordonné, très bien composé, très clair, très intéressant et très fondé sur observations bien faites.

Le court roman, qui n'est guère qu'une nouvelle un peu étendue, intitulé *le Lac Noir*, ne dément pas ces pronostics. Comme drame, il est captivant à souhait, plus même que les précédents écrits de M. Bordeaux : comme étude de mœurs, il est extrêmement inattendu et original.

Comme drame c'est à peu près *la Robe rouge* de M. Brieux : un juge d'instruction qui poursuit une piste, qui la trouve bonne, qui a toutes sortes de raisons de la trouver excellente, qui nous fait partager absolument sa conviction, avec qui nous sommes et que nous encourageons à pousser dans le sens où il pointe ; puis qui s'aperçoit qu'il se trompe, qui s'évade de sa conviction, qui fait machine en arrière et qui perd absolument ses peines à démontrer aux juges la seconde conviction et la seconde certitude auxquelles il est arrivé, jusqu'à ce que l'événement et la lumière de l'évidence sortant de l'événement lui donnent raison.

Et ceci, déjà, quoique ce soit *la Robe rouge* (coïncidence, du reste, dont l'auteur n'est pas responsable), nous passionne très fort et nous fait tourner les pages avec une certaine fièvre qui n'est pas une chose très commune.

Mais, de plus, il y a, mêlé à tout ce que je viens de dire et *en faisant le fond*, une étude de la sorcellerie et de la croyance à la sorcellerie en Savoie qui est d'un très grand intérêt moral, et ethnique et historique ; et voilà un roman que les hommes dits sérieux peuvent lire et doivent lire.

Et enfin, car ce n'est pas encore tout, il y a, de-ci de-là, sortant tout naturellement du récit, des retours vers le passé qui sont pour faire réfléchir. Par l'examen des livres et manuels de sorcellerie et de diablologie (mettez démonologie, si vous préférez), l'auteur ou les personnages très sérieux qu'il met en scène en arrivent à cette conclusion qu'à la vérité il est séant de frémir sur les malheureux condamnés au dernier supplice comme sorciers, dans les temps de ténèbres et d'obscurantisme ; mais que, selon toutes les apparences et les vraisemblances, ces infortunés étaient le plus souvent d'abominables coquins pour qui la sorcellerie n'était qu'un prétexte à commettre des forfaits monstrueux.

Ce petit livre, qui semble tout d'abord n'être qu'un livre de récréation, est donc une contribution *extrêmement importante* à l'histoire des mœurs passées c'est-à-dire à la « grande histoire » comme on dit à l'Académie dont M. Bordeaux sera un jour.

(Revue latine 25 juin 1904.)

De M. Charles Maurras.

M. Henry Bordeaux critique.

M. Henry Bordeaux a écrit un petit volume qui lui fait honneur sur *Les sentiments et les idées de ce temps*. Plus encore que dans son premier livre sur les *Âmes modernes*,

2*

qui laissait à désirer pour la réflexion, M. Henry Bordeaux s'y est préoccupé de définir des hommes, j'entends des caractères, des tendances morales plutôt que des esprits, des talents et des goûts. Qu'il s'agisse des femmes de Chateaubriand, de l'enfance ou des voyages de nos maîtres contemporains, de l'œuvre de M. Costa de Beauregard, M. Henry Bordeaux se penche avec sollicitude sur les sources obscures de la vie, les mouvements secrets de l'âme, sur tout ce qui donne aux chefs-d'œuvre non point leur valeur esthétique, mais certaine couleur morale. Je ne connais que Paul Bourget qui se soit tenu aussi sévèrement à cette méthode.

Attentif et prudent, respectueux, soigneux, correct et scrupuleux jusqu'aux environs de l'excès, le personnage de M. Henry Bordeaux se découvre surtout à un certain air de délicatesse, de douceur et de tendresse. Il ne faudrait point trop s'y fier. Ce prince Charmant a des griffes...

(*Revue Encyclopédique*, 20 novembre 1897.)

De M. Fernand Vandérem.

M. Henry Bordeaux critique

M. Henry Bordeaux est un jeune critique connu seulement, je crois, des lettrés. Notoriété un peu mince, comme celle de tous les jeunes gens, mais qui, avec les années, ira en grandissant, si j'en juge d'après la première œuvre de critique de M. Bordeaux : *Âmes modernes*.

Ces âmes modernes sont naturellement celles à qui

M. Bordeaux a voué ses prédilections. Ce sont les âmes de Henrik Ibsen, de Pierre Loti, de José-Maria de Hérédia, de Jules Lemaître, d'Edouard Rod, de Villiers de l'Isle-Adam. On voit par cette sélection que M. Bordeaux n'accorde pas ses sympathies aux moins bons d'entre nous.

Mais plus que ce choix encore, l'esthétique de M. Bordeaux m'a ravi. Elle procède de l'admiration, elle est à base d'admiration. M. Bordeaux ne veut parler que de ceux qu'il admire. Voilà une méthode dont plus d'un critique ferait sagement de s'inspirer. On ne sait pas à quel point les critiques d'aujourd'hui manquent d'admiration. L'enthousiasme, à l'heure actuelle, est certainement leur moindre défaut. Petits éloges, petits compliments, c'est tout ce que leur peut extirper la plus vive de leurs sympathies. Et encore on dirait que cela leur fend le cœur de les concéder. D'où quelque chose de resserré, de retenu dans leurs articles qui donne comme l'envie de leur ordonner je ne sais quel spécial laxatif qui mettrait fin à l'opiniâtre constriction de leur appareil admiratif.

M. Bordeaux, qui s'impose de ne « partir » que sur élan d'admiration, échappe à ces défauts. Aussi perspicace que qui que soit des critiques en vogue, il possède, en outre, l'avantage de n'être incommodé par rien dans la peinture des âmes qu'il tente de nous refléter. Il marche à vastes traits, procède par larges et vigoureuses esquisses ; et le résultat de ce « faire » ample et résolu, ce sont des portraits nets, puissants et hautains, qui se détachent sans bavure en pleine lumière d'idéal et de vérité.

M. Bordeaux, de plus, a un amour de l'art qui le soutient, le soulève et marque de passion tout ce qu'il écrit.

Je ne me travaillerai pas, ô masse des lecteurs ! à t'exposer en détail la subtile esthétique de M. Bordeaux. Tu n'y comprendrais rien et tu en concevrais contre lui de la malveillance.

Mais je me demanderai avec toi pourquoi M. Bordeaux, doué de tant de dons de critique et d'artiste, n'occupe pas encore les fonctions de juge littéraire dans un des grands journaux ou dans une des grandes revues de Paris.

Pourquoi ? Mystère. Jeunesse. Manque d'intrigue peut-être. Seulement le temps, cet éternel retardataire, finit toujours par venir à bout de ce qu'il a à faire. Entre autres, il a à faire de M. Bordeaux un de nos critiques les plus appréciés ; et j'ai confiance, il le fera.

(Echo de Paris, 12 juillet 1895.)

BIBLIOGRAPHIE

LES ŒUVRES

Villiers de l'Isle-Adam, Gand, Siffer, 1891 (épuisé). — **Ames modernes**, essais de critique, Paris, Perrin, 1894. — **Sentiments et idées de ce temps**, Paris, Perrin, 1897 (ouvrage couronné par l'Académie française, prix Bordin). — **Les Ecrivains et les Mœurs**, Paris, Plon, 1900. — **Le Pays natal**, roman, Paris, Plon, 1900 (Réimpression : *Le Pays natal*, Paris, A. Fontemoing, 1903). — **La voie sans retour**, roman, Paris, Plon, 1901. (Réimpression : *La voie sans retour*, A. Fontemoing, Paris, 1904). — **La Peur de vivre**, roman, Paris, A. Fontemoing, 1902 (couronné par l'Académie française). — **Les Ecrivains et les Mœurs**, 2^e série, Paris, Plon, 1902. — **L'Amour en fuite**, *Une honnête femme, le Paon blanc*, Paris, A. Fontemoing, 1903. — **Le Lac Noir**, roman, Paris, A. Fontemoing, 1904. — **Vies intimes**, essais de critique, Paris, Fontemoing, 1904. — **La petite Mademoiselle**, roman, Paris, Fontemoing, 1905. — **Deux méditations sur la mort**, Paris, Sansot, 1905, in-32. — **Jeanne Michelin**, chronique du XVIII^e siècle, Paris, Sansot, 1905, in-32). — **Les Roquevillard**, roman. Paris, Plon, 1906. — **Pèlerinages littéraires**. Paris, A, Fontemoing, 1906.

THÉÂTRE : L'écran brisé, comédie en un acte, tirée de la nouvelle du même titre et jouée au Casino municipal de Nice par M^e Bartet et J. Fenoux, en mars 1906 (non publiée).

COLLABORATIONS :

Revue hebdomadaire : critique littéraire de Quinzaine de 1898 à 1901. — *Le Pays natal*, juin, juillet et août 1900).

Le Gaulois, *La Voie sans retour* (août et septembre 1901).

Le Correspondant : *L'invasion étrangère dans la littérature française*, (25 déc. 1901). *La crise du roman* (25 fév. 1902). *La poésie nouvelle* (25 mars 1902). *La vie de société en France* (25 juillet 1902). *Le divorce dans le roman et le théâtre* (25 nov. 1902). *Rosalie de Constant* (10 janvier 1903). *Sainte Beuve avant les Lundis* (10 juillet 1903). *Correspondances de musiciens : Beethoven et Wagner* (10 nov. 1903). *La vie publique dans la littérature française contemporaine* (25 avril 1904). *La vie et l'influence de George Sand* (10 juin 1904). *Emile Gehbart* (10 février 1905). *Le roman autobiographique* (10 octobre 1905). *M^{me} de Charrière* (25 janvier 1906). — *La petite Mademoiselle*, roman (décembre 1904-janvier 1905).

Revue des Deux-Mondes : *L'amour en fuite*, nouvelle (15 mars 1903); — *L'écran brisé*, nouvelle (1^{er} janvier 1904). — *Les Roquevillard*, roman, (15 novembre 1905 au 1^{er} janvier 1906).

Le Figaro : *Une honnête femme*, nouvelle (mai 1903). — *Le Paon blanc*, nouvelle (mai et juin 1903). — *La maison maudite*, nouvelle (22 mai-4 juin 1904).

Les Débats, : *Le Lac Noir*, roman, (septembre-octobre 1903).

Echo de Paris : *La jeune fille aux oiseaux*, nouvelle, (mars 1905).

Le Petit Parisien : *Le chemin de Roselande*, conte de Noël (25 décembre 1905).

Chroniques au **Figaro** (1901-1906), à l'**Eclair** (1905-1906).

A CONSULTER

Gabriel Aubray : *L'amour en fuite*, le Mois, fév. 1904.
— **Jacques Bainville** : *Le Pays natal*, Action française 1^{er} novembre 1900 ; *Quelques romanciers*, Minerva, 15 oc-

tobre 1902 ; *La dernière fête romantique*, Gazette de France, 14 février 1902. — **Marcel Ballot** : Figaro, 4 sept. 1902 et 10 mars 1904 — **Henry Bidou** : *Les Roquevillard*, Les Débats 3 avril 1906. — **Adolphe Brisson** : *La Peur de vivre*, Annales politiques et littéraires, 26 octobre 1902. — **Amédée Britsch** : *M. H. Bordeaux romancier*, Revue hebdomadaire, 11 novembre 1905. — **A. Claveau** : *Le roman honnête*, Figaro, 24 juin 1903. — **Lucien Corpechot** : *La Peur de vivre*, Action française, 15 août 1902 ; *Les Roquevillard*, Soleil 17 février 1906. — **Costa (Marquis)** : *Autrefois*, Gaulois, 26 février 1906. — **Gaston Deschamps** : *Le Pays natal*, Temps, 21 octobre 1900. — **René Doumic** : *Un romancier*, Journal des Débats, 30 septembre 1902. — **J. Ernest-Charles** : *Les samedis littéraires*, 1^{re} et 2^e séries, Paris, Perrin ; Revue Bleue, 17 février 1906. — **Emile Faguet** : *Portraits contemporains*, M. Henry Bordeaux, Revue Bleue, mars 1897 ; *Le Pays natal*, Revue Bleue, 29 juin 1901 ; *La Peur de vivre*, Revue latine 25 juillet 1902 ; *Le Lac Noir*, Revue latine, 25 juin 1904. — **Jean Fleury** : *Histoire élémentaire de la littérature française*, Paris, Plon. — **Eugène Gilbert** : *En marge de quelques pages*, Paris, Plon. — **Philippe Godet** : *Le sentiment de la race*, la Semaine littéraire, 17 février 1906. — **André Hallays** : *Le Pays natal*, Journal des Débats, 12 mars 1901. — **Jean Lionnet** : *Le déclin du réalisme*, 1^{re} juin 1904. — **Charles Maurras** : *Enquête sur la Monarchie*, éditée par la Gazette de France. — **Félicien Pascal** : *M. Henry Bordeaux*, Revue hebdomadaire, 9 mars 1901. — **George Pellissier** : *La tradition dans le roman*, La Revue, 1 avril 1906. — **Emile Pierret** : *Un nouveau romancier*, La Voix nationale. 6 août 1902. — **Edouard Rod** : *Henry Bordeaux*, Figaro, 23 février 1906. — **Ernest Tissot** : *M. Henry Bordeaux*, Revue générale, janvier 1903. **Edouard Trogan** : *Les œuvres et les hommes*, Le Correspondant, 25 mars 1906. — **Fernand Vandérem** : *Trois critiques*, Echo de Paris, 12 juillet 1895. — etc...

TABLE

TEXTE

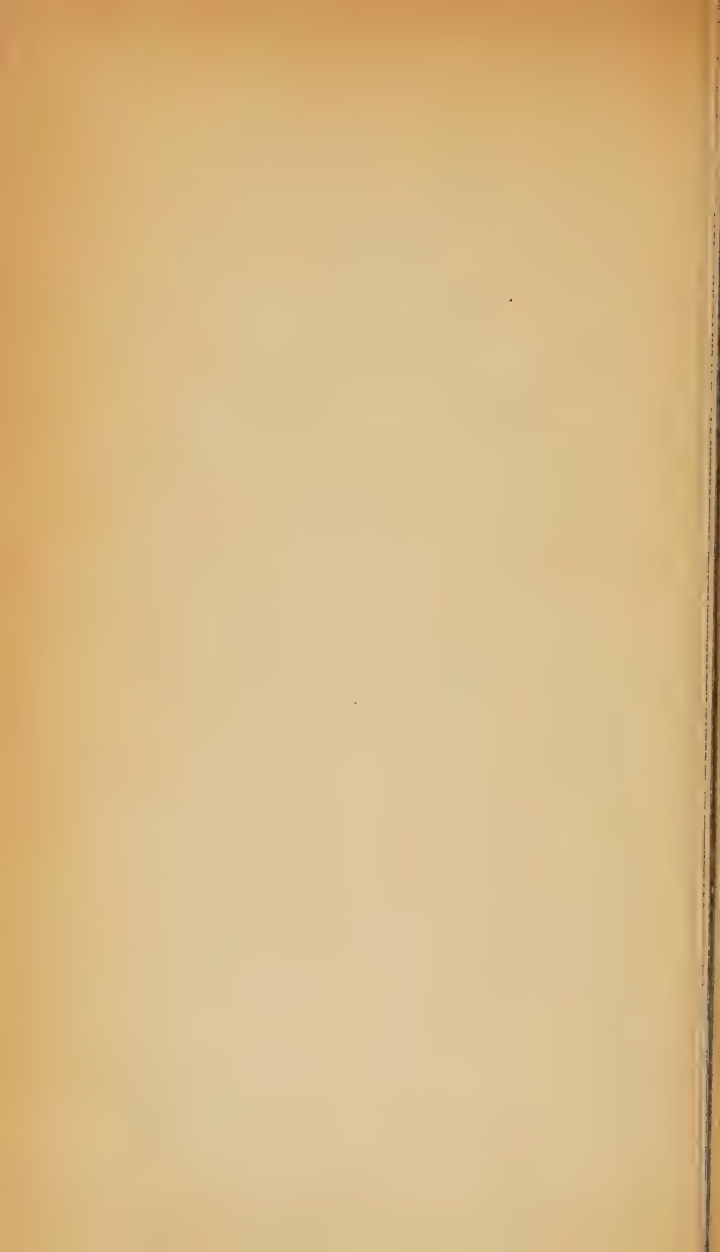
BIOGRAPHIE D'HENRI BORDEAUX par AMÉDÉE BRITSCH.	5
---	---

OPINIONS :

De M. André Hallays.	55
De M. René Doumic.	57
De M. Emile Faguet.	60
De M. Charles Maurras.	61
De M. Fernand Vandérem.	62
BIBLIOGRAPHIE.	65

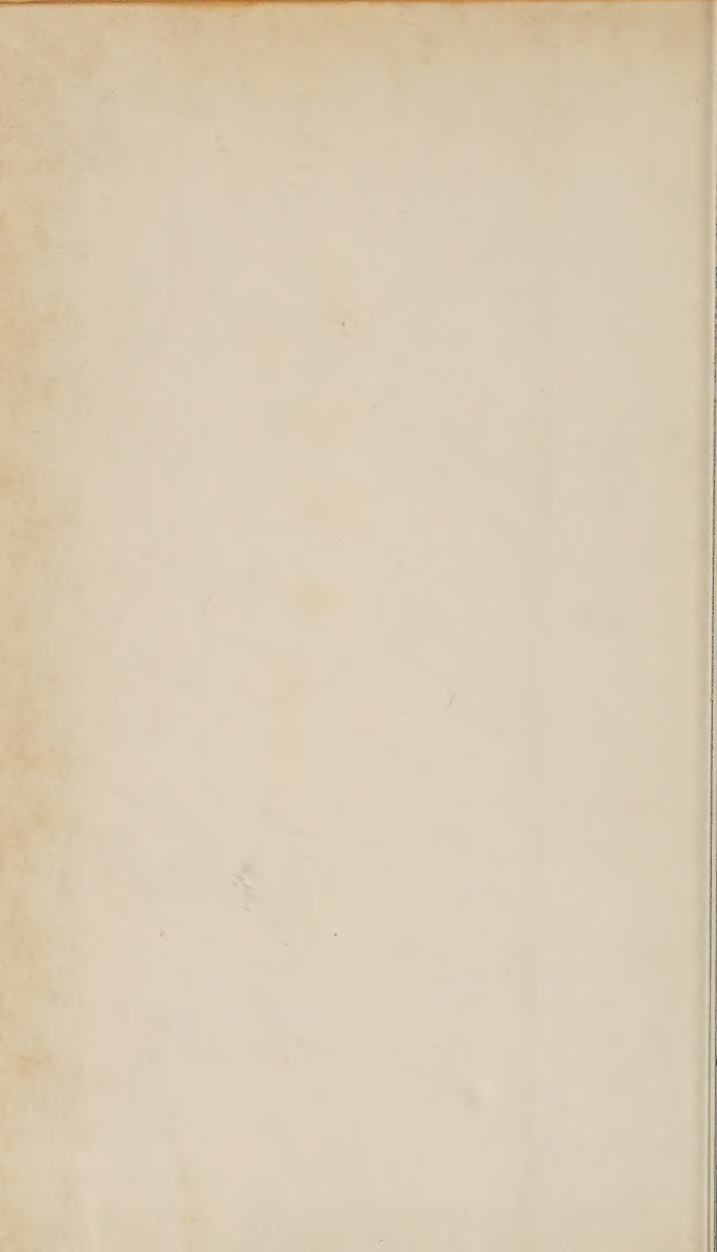
ILLUSTRATION :

Portrait de M. Henry Bordeaux (hors-texte).	
AUTOGRAPHE DE M. HENRY BORDEAUX.	53



Vannes. — Imp. LAFOLYE FRÈRES, 2, place des Lices.

PB-21695
1





P9-AQU-728

